**Jacques Julliens**

# Julie des Quatre-Moulins

## Tome 1

ROMAN

**Julie des Quatre-Moulins Tome 1**
©Jacques Julliens, 2019. Tous droits réservés.

Texte révisé et corrigé : Août 2026.

CopyrightDepot.com, 2019, © 00068037-1
© Christine Sarpentier Éditions. Ebookine.ca

ISBN 978-2-9818846-3-3 (Epub)
ISBN 978-2-9818846-4-0 (Mobi)

Dépôt légal : Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2021
ISBN 978-2-9818846-5-7 (version imprimée)

*Impression à la demande en France par Bookelis.*

Tous droits réservés. Aucune partie de ce livre ne peut être reproduite sous quelque forme que ce soit, ni par aucun moyen électronique ou mécanique, y compris les systèmes de stockage et de récupération de l'information, sans l'autorisation écrite de l'auteur, sauf dans le cas d'un relecteur, qui peut citer de courts passages résumés dans des articles critiques ou dans une critique.

Ceci est une œuvre de fiction basée sur des faits réels.
Cependant, les noms, les personnages, les lieux et les incidents sont le produit de l'imagination de l'auteur ou sont utilisés de manière fictive, et toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, des évènements ou des lieux serait une pure coïncidence.

**Du même auteur**
*Soleil sur la Persante* (2019)

# Chapitre I

Agenouillée sur la terre craquelée, j'arrache les mauvaises herbes qui envahissent les rangées de salades. À deux pas de là, tante Éliane arrose les plants de haricots. Plus loin, oncle Victor aère de sa binette les mottes au pied des pommes de terre. Le chien va de l'un à l'autre. Ne recevant de caresses de personne, il va s'étendre à l'ombre du cerisier aux branches lourdes. Le museau posé sur ses pattes antérieures, il ne dort pas. Il nous observe, tour à tour. Nous nous sommes, tous les trois, levés de bonne heure afin de pouvoir travailler au jardin avant que le chaud soleil de cette journée de juillet ne nous accable. Le chapeau de paille aux larges bords que j'ai coiffé protège mes yeux. Il ne peut toutefois pas empêcher la sueur de mon front de tracer de longues traînées brillantes sur mes joues déjà rougies.

Voilà trois semaines que je suis aux Quatre-Moulins chez mon oncle Victor et ma tante Éliane. Presque trois semaines que mon ami Marcel est parti pour Versailles. Et je suis toujours sans nouvelles de lui. Je suis venue pour soigner une blessure que je leur ai déclarée être une maladie, pour ne pas les effrayer. Je ne suis pas certaine d'avoir réussi à leur donner le change. Je guette chaque arrivée du facteur. Ses venues sont rares. Personne ne s'écrit plus. Le service de la Poste fonctionne mal, les trains circulent plus mal encore. Quand ce ne sont pas les facteurs eux-mêmes qui se mettent en grève. Sans le dire, car ce serait trop dangereux puisque ça leur est interdit.

Un vibrant coup de sonnette de bicyclette nous fait dresser la tête. Mais oui ! C'est le facteur qui vient d'apparaître devant le portail de bois. Le chien ne bouge pas, il le connaît. Le postier brandit une lettre au bout de sa main levée très haut.

Si cette visite surprend mon oncle et ma tante, elle provoque de violents élans dans ma poitrine oppressée. S'ils n'attendent rien, même pas le journal qui ne paraît plus, j'attends un courrier, moi ! J'espère une lettre. Hélas ! Depuis que je suis ici, Bastien ne s'est pas souvent montré sur le chemin du faubourg des Quatre-Moulins.

Tante Éliane lui crie de pousser le portillon et d'entrer. Sa venue est désormais si peu fréquente qu'elle mérite d'être prolongée par quelques instants de bavardage. C'est ainsi que les nouvelles se transmettent à présent. Plus personne ne croit ce qu'on raconte à la radio parisienne.

« Entre, Bastien ! », l'invite ma tante en allant au-devant du visiteur.

Il transpire, le facteur, dans sa veste au col ourlé d'un liseré rouge portant sur chaque pointe la lettre P, brodée en rouge elle aussi. Je sais qu'il est un ami de longue date de mon oncle, mais je ne l'avais jamais qu'entraperçu jusqu'à présent. Il s'empresse d'ôter son képi, qui arbore la lettre P en rouge sur le devant, et de se débarrasser de sa sacoche de cuir qu'il porte en bandoulière. Elle doit lui battre les reins à chaque coup de pédale. Il la dépose par terre. Après avoir posé son encombrant couvre-chef sur la margelle du puits, il s'essuie le front avec un impressionnant mouchoir à carreaux sorti de sa poche. Sa coiffure y a laissé une trace rougeâtre. Je ne sais pas si lui me reconnaît, pour autant, je ne doute pas qu'il sait qui je suis.

– Montre-nous c'que t'as dans les mains. J'espère que ce ne sont pas des mauvaises nouvelles, l'interpelle ma tante.

– Ça, j'peux pas savoir. Tout ce que je sais, c'est qu'y a pas de timbre dessus, c'est un cachet officiel. Un cachet qu'on connaît trop, dit le postier d'une voix sèche qui cache mal une inquiétude sourde.

– Montre qu'on voie ça ! Victor, tu sors quelque chose pour Bastien. Il doit avoir le temps, sa sacoche n'est pas très gonflée.

Tandis que l'oncle Victor entre dans la cuisine pour en revenir avec sa bouteille d'eau-de-vie de mirabelle qu'il ne sort que dans les grandes occasions, et pas avec n'importe qui évidemment, tante Éliane s'empare avec vivacité de la lettre que le facteur tarde à lui donner. Comme s'il voulait repousser le moment de remettre un pli qui ne pouvait que signifier quelque chose de mauvais pour ses amis.

– C'est vrai, ça. Y a pas de timbre avec l'image du maréchal Pétain dessus. C'est bizarre. Y a juste un cachet avec le dessin de la…, s'interrompt ma tante alors que je m'approche.

– Oui ! reprend Bastien que cette interruption ne semble pas perturber. Elle est pas arrivée par le courrier habituel. Regardez l'adresse. C'est bien à vous qu'elle est adressée. Monsieur et madame Victor Voillematin, faubourg des Quatre-Moulins à Chaumont, Haute-Marne. Si c'est pas vous, qui c'est ?

– Y en a pas d'autres, ici, c'est sûr ! opine Victor en lui tendant un verre d'eau-de-vie plein à ras bord.

– J'espère que c'est pas quelqu'un qui vous veut du mal, répète Bastien.

Il porte le verre à ses lèvres pour cacher la curiosité qui le taraude.

– On ne craint rien. On ne fait de mal à personne, nous, dit mon oncle.

– Rassurez-vous tous les deux, ça vient pas d'ici. Ça vient de loin, les interrompt tante Éliane qui vient d'examiner le cachet.

– Tu ne l'ouvres pas, ma tante ? je demande en m'efforçant de maîtriser mon impatience, car je ne peux m'empêcher de croire que c'est une lettre de Marcel.

– On verra plus tard. C'est en effet adressé à monsieur et madame Victor Voillematin, faubourg des Quatre-Moulins à Chaumont, Haute-Marne. Puisqu'on n'attend rien, on n'est pas pressé de savoir ce qu'il y a là-dedans.

Tante Éliane pose la lettre sur la petite table dressée sous la tonnelle, où il fait bon prendre le dîner le soir venu. Avant que la nuit soit tout à fait tombée, à cause du couvre-feu. Elle place dessus un caillou pour qu'elle ne s'envole pas et elle regarde les deux hommes qui sirotent avec délectation leur breuvage alcoolisé. Elle se ravise et, d'un geste qu'elle veut indifférent, elle la fourre dans la poche ventrale de son tablier. Elle a sans doute remarqué le regard curieux de Bastien et le pas que j'ai fait pour me rapprocher de la table.

– Hé ! Julie, t'es venue passer quelques jours chez ton oncle ? me demande Bastien sur un ton qui n'a rien de chaleureux.

– Oui ! Elle est venue se reposer chez nous. Elle vient d'être malade. Ici, en bas, près de la Marne, on respire mieux, lui répond la tante qui veut m'éviter de raconter n'importe quoi.

Puis, s'adressant toujours au postier, elle lui demande en désignant la ville du menton.

– T'as des nouvelles de là-haut ? Ça bouge fort, qu'on dit.

– J'ai pas le temps d'en causer. J'vous dirai plus tard.

Pourtant, il ne semble pas pressé de partir. Il se tourne vers moi. « Tu sais, j'ai appris c'qui est arrivé à ton Jean-Marie. J'en ai porté, moi aussi, au début de la guerre des lettres qui donnaient pas des bonnes nouvelles aux femmes à qui je les remettais. »

Que lui dire de la douleur ressentie à ce moment-là ! Que lui dire des sanglots qui montent et qui ne s'arrêtent pas ! Quand la mère de Jean-Marie m'avait fait lire la lettre officielle qu'elle venait de recevoir et qui lui annonçait la mort de son fils au combat, à Dunkerque, le 3 juin 1940, nous nous étions blotties l'une contre l'autre. Pauline, la petite sœur de Jean-Marie, que ses 12 ans éloignaient de la réalité et qui ne s'imaginait pas qu'elle ne reverrait plus son grand frère, s'était jetée entre nous deux pour mêler ses pleurs aux nôtres. Je savais, moi, que je ne reverrais plus mon fiancé que je devais épouser après. Quand tout serait fini. Et que jamais je ne pourrais me recueillir sur sa tombe, car sa dépouille ne reviendrait pas en terre haut-marnaise. Ces grands moments de douleur ne se partagent pas !

– Je te remercie, Bastien. C'est loin déjà, mais ça ne peut pas s'oublier.

Je voulais qu'il s'en aille et qu'il arrête de me questionner. Il ne bouge pas. De toute évidence, cette enveloppe, avec son cachet spécial que moi je n'ai pas vu, l'intrigue autant que moi. Il voudrait savoir, tout comme moi, de qui elle provient et ce qu'elle contient. Ce qui est sûr, c'est qu'il ne veut rien raconter devant moi. Il sait, c'est certain. Il se méfie de moi. Et si c'était une lettre de Marcel ? Dans ce cas, ma tante attend qu'il soit parti pour me la donner. Va-t-il bientôt partir ! Je bous.

Enfin, lui et Victor reposent leur verre vide. Ils se lèvent et ils se dirigent vers le portail de l'entrée. Ma tante lui donne un paquet enveloppé dans du papier journal. Il l'enfourne sans l'ouvrir dans sa sacoche que l'absence de courrier à distribuer a rendue légère et plate. Je pense qu'il renferme quelques œufs et des légumes ramassés du matin. Bastien ne cache pas sa déception de ne pas avoir appris le contenu de cette correspondance à l'origine bizarre. J'imagine qu'il espère que

Victor le lui dira plus tard. J'entends ma tante lancer : « Tu passes quand tu veux, Bastien. Même si t'as pas de courrier pour nous. Tu sais que ça nous fait plaisir de bavarder avec toi. »

La bicyclette ayant disparu sur la route poussiéreuse, tante Éliane regarde une nouvelle fois la lettre dont elle examine avec soin le cachet. L'oncle Victor et moi nous nous rapprochons. Mon cœur s'est mis à battre la chamade. Celui de l'oncle, mû par une soudaine inquiétude, ne bat pas moins fort, si j'en juge à son souffle court. Nous sommes tous les deux vite déçus. « Ça ne me semble pas important ni intéressant », dit-elle en la replongeant dans la poche béante de son tablier. « Je verrai ça plus tard, à tête reposée ».

Comme je lui lance un regard insistant, elle ajoute que, de toute façon, cela ne me concerne pas. Je suis bien obligée de la croire.

*

La journée s'écoule au jardin ou à la cuisine sans qu'aucune question sur la lettre soit posée. J'ai fini par l'oublier. Le soir après le dîner, la table débarrassée, la vaisselle faite et plus aucune lampe allumée, nous nous asseyons tous les trois sur le banc de pierre qui est adossé au mur de la maison. La tête renversée en arrière, nous nous plongeons dans la contemplation du ciel. Les nuages se sont écartés pour dévoiler ses parures célestes qui, scintillantes, invitent à la rêverie. Elles étincellent d'autant plus fort qu'aucune lumière de la ville ne s'est allumée en raison du couvre-feu imposé par les Allemands. Personne ne parle. Nous cherchons au loin chacun notre étoile préférée, goûtant avec sérénité la fraîcheur de la nuit tombée. Je m'efforce de retrouver et d'appeler par son nom chaque point lumineux que Marcel m'a fait découvrir ces deux soirs là, si proches et si

lointains à la fois, dont le souvenir vibrant et chaud reste gravé en moi.

Cette quiétude est soudain troublée par le bruit caractéristique et toujours effrayant d'une patrouille en marche. On y est pourtant habitué dans cette partie de plaine qui marque la séparation entre zone interdite et zone occupée. Le canal de la Marne à la Saône, qui longe la Marne, est cette frontière. On ne peut se retenir de trembler à chaque fois. Les derniers évènements en ont accru la fréquence et nous savons les Allemands, et les miliciens avec eux, plus nerveux que jamais et prompts à utiliser leurs armes. Un faisceau lumineux se détache d'une lampe torche ; il balaie le portail. Nous nous figeons et nous nous faisons aussi petits que possible. Tout peut en effet arriver. Le trait de lumière ne pénètre pas dans le jardin silencieux. Il ne vient pas se poser sur le banc. Les pas s'éloignent. Le rayon lumineux s'attarde, cent mètres plus loin, sur la façade de nos voisins les plus proches. La patrouille poursuit sa marche. On respire.

– Tu ne sembles pas pressée de reprendre ton travail à la Caisse d'épargne, Julie. Tu es guérie à présent, me demande ma tante de la voix décidée qu'elle utilise quand elle attend une réponse à son interrogation.

– C'est vrai que je me sens guérie. Pourtant, c'est vrai aussi que je ne suis pas impatiente d'y retourner.

– Rien ne presse, ma fille. Si tu te sens à ton aise ici, tu peux rester tout le temps que tu veux. La pension d'ancien gendarme de ton oncle, le jardin et le poulailler suffisent pour nous nourrir tous les trois.

– Je te remercie ma tante. Je me sens si bien avec vous ! Ma présence n'est pas indispensable là-haut. Je ne reçois pas le public, moi !

– Comme tu veux. On préférerait d'ailleurs que tu restes ici. Surtout que tu as l'air d'être encore toute chamboulée par la mort de Jean-Marie. Ça fait 4 ans déjà. Il faut oublier. Et puis, ton directeur ne nous plaît pas trop, pour tout te dire.

– Je travaille avec lui, dans un bureau. C'est tout.

– Je sais ma fille, je sais. Ça m'inquiète quand même. Parce que ton chef, et ce n'est pas un secret puisqu'il s'en vante et se montre partout, porte un sinistre uniforme. Il est craint, mais il n'est pas aimé.

Je ne réponds pas. Elle respecte mon silence. L'oncle Victor reste silencieux, lui aussi. Ils attendent sans doute que je leur en dise plus. Je m'enferme dans ce silence qu'un oiseau de nuit trouble un instant de son appel prolongé. Je pense à Jean-Marie dont j'ai longtemps gardé le portrait sur moi. Je revis ces longues courses épuisantes dans les bois de Foulain pour m'aider à oublier, ces éprouvantes prières dans l'église Saint-Clément pour crier au Bon Dieu mon incompréhension de son incroyable cruauté, ces longs moments de prostration pour m'isoler de mes camarades dont les rires m'étaient une souffrance supplémentaire. Je revois le visage de Marcel qui vient à présent se superposer à celui de Jean-Marie. Je pense à cet uniforme que j'ai laissé dans l'armoire de ma chambre, à la caserne Damrémont. Quand je relève la tête et que je les regarde de nouveau, ma tante comprend que je suis prête à me confier. Je me sens prête en effet. À leur confier quoi ? Mes idées sont trop confuses encore.

C'est ma tante qui me sort de mon embarras.

– Tu sais, Julie, ta maladie, ton oncle et moi on n'y a jamais cru. J'ai compris quand tu as voulu te débarrasser en cachette du pansement que tu avais sur le bras. Quand on est malade, c'est pas juste au bras gauche qu'on a mal.

– Et vous ne m'avez rien dit !

– À quoi ça aurait servi dès lors que tu ne voulais pas en parler.

– Ça ne vous a pas intrigués ?

– Oh, que si ! Tu ne voulais rien dire… Tu es notre nièce, Julie ! Victor et moi, on t'aime beaucoup. On t'a vue grandir. C'est sûr que tout le monde le sait que tu es dans la Milice. On ne sait pas comment les gens vont réagir en te voyant chez nous. Surtout maintenant que tout est en train de changer.

L'oncle Victor laisse sa femme parler pour eux deux. Il en a l'habitude. Il s'approche pour mieux entendre.

– Pourquoi t'as fait ça, Julie ? me demande encore ma tante.

– Pourquoi j'ai fait ça ?

Je répète la question parce qu'elle me surprend. Autrefois, la réponse aurait été toute simple à formuler. Aujourd'hui, elle ne m'apparaît plus évidente. Il me faut cependant m'expliquer.

– Je voulais venger la mort de Jean-Marie. Ça ne m'intéressait pas, moi, d'espionner mes voisins, de dénoncer le mauvais Français ou de traquer le juif qui se cache et le jeune gars qui ne veut pas aller travailler en Allemagne. Je me moque de la politique. Ce que je voulais, c'était punir l'aviateur qui nous envoie des bombes anglaises et empêcher le maquisard de détruire tout chez nous pour obéir à ce général que personne ne connaît et qui s'est réfugié, tranquille, à l'abri, chez les Rosbifs.

– Et ben ! Ça a le mérite d'être clair ! s'exclame Victor, sortant de son silence.

Je dois reconnaître que je me suis laissé emporter par ma haine pour les Anglais qui sont responsables de la mort de Jean-Marie. C'était irraisonné. Cependant, c'était si fort que j'ai cru faire ce qu'il fallait. On les connaît, les Anglais.

Depuis toujours, ils veulent dominer le monde. Et ils ont détruit ma vie, alors que j'étais à peine fiancée. Je n'avais rien connu, car j'avais attendu, comme me l'avait conseillé ma mère. C'est pour ça que je me suis engagée dans la Franc-Garde, le bras armé de la Milice. Oui ! Je voulais venger Jean-Marie. Mais maintenant, je suis plus calme. Je me rends compte que je me suis montrée impulsive et irréfléchie.

Je me tais pour apaiser la colère que mes paroles ont réveillée. La lettre reçue ce matin me revient à la mémoire. Et si c'était Marcel qui l'avait envoyée ?

– Pourquoi tu ne veux pas ouvrir la lettre, ma tante ? je demande.

– Pourquoi t'intéresses-tu tant à cette lettre, ma fille. Elle nous est adressée à ton oncle et à moi, que je sache ! répond-elle d'une voix où il me semble que pointe une trace de contrariété. Si ce qu'il y a dedans n'est pas agréable à lire, il sera bien temps de l'apprendre demain. Ne gâchons pas cette soirée !

Elle se lève et étire ses bras en bâillant.

« Allez, rentrons ! Il se fait tard et il commence à faire frais », clôt-elle la conversation d'un ton qui a retrouvé son autorité accoutumée.

Je ne peux que rester avec mes souvenirs, mes inquiétudes et mes espoirs, au moins pour cette nuit encore.

# Chapitre II

Dans la petite chambre mansardée qui m'a été donnée à l'étage, allongée sur mon lit, je ne parviens pas à trouver le sommeil. La journée a été trop riche en émotions. Que contient cette lettre que tante Éliane tarde à décacheter ? Ma tête bourdonne. Ma poitrine ne cesse de battre à se rompre. Les images se bousculent sous mes paupières closes. La respiration saccadée de mon oncle, qui occupe la chambre voisine, et le sourd ronflement qui monte de l'alcôve du rez-de-chaussée, où ma tante a choisi de dormir afin de s'épargner les escaliers à gravir, ne sont pas propices à l'endormissement.

Je croyais avoir réussi à ne plus penser à Jean-Marie qu'en me rappelant les meilleurs moments de ma jeunesse passés à ses côtés et voilà que Bastien a réveillé en moi les instants les plus tristes. Comment exprimer aux autres la douleur qu'une mère et une fiancée peuvent éprouver à l'annonce des circonstances précises de la mort de l'être chéri ? C'est qu'il n'était pas mort au combat, comme l'avait mentionné la lettre officielle reçue en 1940 ! Non ! Il avait été tué, assassiné plutôt, par ceux qui auraient dû le sauver. Comment raconter aux autres cette journée de décembre 1943 où un homme est entré dans l'atelier de couture de ma patronne ? C'est si présent à ma mémoire que je suis capable d'en donner aujourd'hui tous les détails.

Il avait demandé à ma patronne s'il pouvait lui parler en privé. Elle l'avait entraîné dans la cuisine. Elle était revenue me chercher. « Viens vite, Julie. Ce monsieur est de Marault. Il veut nous parler de Jean-Marie. Ils étaient ensemble à la guerre. » J'avais aussitôt abandonné mon ouvrage et je m'étais levée si précipitamment que ma chaise avait basculé

en arrière. Je n'avais pas pris la peine de la relever. J'avais juste pris le temps de demander à Pauline de faire patienter les clientes s'il s'en présentait.

Il avait commencé par nous dire qu'il avait été fait prisonnier à Dunkerque. Il s'était excusé de ne pas être venu plus tôt, étant agriculteur et père d'une famille de quatre enfants. Il avait pourtant été libéré au début de cette année. Pressée d'en savoir plus, la mère de Jean-Marie avait répondu à mots précipités qu'elle ne lui en tenait pas rigueur.

– J'm'appelle Jules, Jules Fauchard. Juju, qu'il m'appelait l'Jean-Marie. Et Juju le fauché quand il voulait m'faire enrager. Parce que c'est vrai qu'il me manquait toujours un sou pour payer ma tournée à la cantine. C'est qu'on était du même régiment, le 143e RI. On était dans la même section et on était des passionnés de foot. On était souvent ensemble. C'était un brave gars, plus jeune que moi. Malgré ça, on s'entendait pareil à deux vieux copains.

– C'est vrai que c'est un brave gars, l'avait interrompu ma patronne. Elle avait dit ça comme si son fils était encore de ce monde.

– Quand les chars allemands ont franchi les Ardennes, on a reçu l'ordre de se replier. On a été surpris parce qu'on avait envie de se battre. Avec nous se repliaient des régiments anglais. Plus de Belges : on nous a dit qu'ils venaient de capituler. On s'est retrouvés dans les environs de Dunkerque. On nous a fait nous enterrer dans un bois avec pour consigne de stopper l'avance des Allemands. On devait recevoir l'appui des Anglais. On les a pas vus arriver. Pas plus que les Boches d'ailleurs. On est restés là, plusieurs jours. À rien faire qu'attendre.

– Ça a dû être éprouvant, avait demandé ma patronne dont la pensée allait vers les souffrances endurées par son fils.

– C'était pas drôle du tout. D'autant qu'on manquait de nourriture et d'eau. De plus, les bombardements étaient violents. Des camarades sont morts sans savoir d'où venaient les coups. Il était clair que ces tirs ne nous étaient pas destinés. Ils visaient la plage située dans notre dos. On ne la voyait pas, mais on la devinait très animée tant elle était bruyante. Puis, au tout début du mois de juin, on nous a positionnés vers le fort des Dunes. Et c'est de là qu'on l'a découverte cette immense plage. Le sable était recouvert d'hommes et de matériel. C'était impressionnant. Anglais et Français s'agglutinaient, côte à côte, en bon ordre. Des bateaux de toutes tailles, des navires de guerre aussi bien que des bateaux de pêche, évacuaient tout ce qu'ils pouvaient emporter. Les canons et les camions étaient détruits ou incendiés sur place. On a compris qu'on devait se sacrifier pour permettre l'embarquement de tous ceux qui avaient été autorisés à gagner la plage.

– Oh ! Mes pauvres garçons ! s'était exclamée ma patronne, des sanglots dans la voix.

– Notre moral en a pris un sacré coup, c'est sûr. Cependant, le lendemain au matin, c'était le 3 juin, on a reçu l'ordre de gagner la plage à notre tour. C'est donc qu'on allait être embarqués, qu'on a pensé. Les forces revenaient, par enchantement.

– Mais alors ! Qu'est-ce qui s'est passé de si terrible puisque c'est ce jour-là qu'on m'a écrit que Jean-Marie était mort ?

– Ça a été une journée terrible en effet. Les gros bateaux ne pouvaient plus approcher de la côte, l'artillerie allemande était devenue efficace. C'étaient des bateaux légers et des canots qui faisaient la liaison entre la plage et les navires. Le bruit courait que ce pourrait être les derniers. C'est à ce moment que le Jean-Marie m'a donné un coup de coude et

qu'il m'a invité à le suivre. On n'était pas très loin d'une chaloupe bondée que des marins anglais s'efforçaient, à grands coups de rames, de pousser vers le large. On s'est engagé dans l'eau pour s'y agripper et tenter d'y monter. Quand on l'a atteinte, on avait de l'eau jusqu'aux épaules. Jean-Marie s'était débarrassé de son sac à dos et il avait réussi à s'accrocher d'une main à l'embarcation qui l'entraînait. Quant à moi, n'y étant pas parvenu, j'ai coulé à pic, emporté par mon barda. Revenu à la surface après avoir enfin réussi à m'en défaire, j'ai vu le canot s'éloigner. J'ai dû me résoudre à regagner la plage. Et c'est pourquoi j'ai été fait prisonnier. Avec tous les autres qu'étaient restés là.

– Et Jean-Marie ? avions-nous demandé d'une même voix angoissée.

– Le pauvre Jean-Marie aurait dû lâcher prise et me rejoindre. Au lieu de ça, il s'est obstiné. J'ai vu un marin anglais tenter de le repousser. J'ai vu ce gars-là lui donner un coup d'aviron sur la main qui s'agrippait. Puis, j'ai vu un autre marin lui porter un coup de rame sur la tête. L'Jean-Marie a disparu. Un solide gaillard qui était à côté de moi et qui avait tout observé s'est jeté à l'eau. Quand il est revenu sur la plage tirant avec lui l'Jean-Marie, un infirmier s'est précipité pour tenter de le réanimer. Au bout d'un long moment, il s'est relevé. Il nous a fait un geste d'impuissance et il est allé chercher un brancard.

« Oh ! », avions-nous fait toutes les deux en couvrant de nos mains crispées nos yeux rougis et gonflés.

Nous n'avions pas de mot pour exprimer notre douleur. Nous avions laissé repartir le pauvre Jules. Sans avoir eu la force de le remercier ni de lui offrir quelque chose à boire ou à manger. Il s'était éloigné, sans bruit, nous laissant à notre chagrin, inconsolables.

*

Bastien, Victor, Éliane même, pourraient-ils comprendre combien cette révélation m'avait pétrifiée ? Mon fiancé n'avait pas été tué au combat. Il était mort parce qu'un Anglais n'avait pas voulu le laisser monter dans son bateau. Il avait été délibérément rejeté à la mer. Par un homme impitoyable, par un soldat allié sans cœur. Si ça avait été un de sa race qui se soit agrippé ainsi, sûr qu'il l'aurait aidé à monter. Les Anglais ne nous ont jamais aimés, c'est connu. L'Histoire que notre maître nous a enseignée à l'école est là pour nous le rappeler.

Avec quels mots leur dire qu'à partir de ce jour, je n'ai plus été la même. Que je n'ai plus récité mes prières avant de m'endormir comme j'avais gardé l'habitude de le faire. Que je n'ai plus fréquenté l'église Saint-Clément. Que je me suis repliée sur moi-même. Que je me suis étourdie dans des courses sans fin à travers champs et bois. Que je ruminais sans cesse des pensées noires.

Ma mère n'avait pas trouvé les mots pour me consoler. J'avais pris pour de l'indifférence sa force de caractère. Elle qui devait vivre dans l'attente de la libération de son mari chaque jour plus incertaine. Je ne me trouvais paisible qu'à l'atelier de couture où je me sentais proche de Jean-Marie, où son souvenir était partout.

Seule, la présence de Pauline m'était supportable. Malgré son jeune âge, elle semblait partager ma peine. Surtout, elle me comprenait. Elle comprenait et trouvait légitime ma haine à l'égard des Anglais. Les Rosbifs qu'on les appelait entre nous. « Ah ! Si j'étais plus grande, j'irais me battre contre ces criminels ! », disait-elle souvent, le menton pointé vers un horizon indéfini. Ces fanfaronnades d'enfant ne me faisaient pas sourire. Tout comme elle, je me demandais, sans oser

l'exprimer vraiment, ce que je pourrais faire pour venger la mort injuste de Jean-Marie.

Je ne sais pas si ce fut le hasard ou si c'est Pauline qui avait tout manigancé, mais, un dimanche que nous devions nous rejoindre pour faire une promenade, je l'avais trouvée en train de bavarder avec un camarade de Jean-Marie. Je le connaissais, bien sûr. Depuis l'école primaire. Je lui avais donné une bise, ce qu'on fait à chaque fois qu'on se rencontre entre jeunes gens du même âge. Luc devait à une déformation physique de se trouver encore au village. Le pied bot de sa jambe droite, dont on s'était moqué quand on était gamins, lui avait épargné le service militaire et, aujourd'hui, l'obligation d'aller travailler en Allemagne dans le cadre du service du travail obligatoire, le STO.

Pauline lui avait proposé de nous accompagner, ce qu'il avait accepté aussitôt. Consciente désormais de son infirmité, j'avais adopté une allure lente afin de ne pas le fatiguer.

– Pauline m'a raconté comment est mort Jean-Marie, avait-il dit après quelques pas parcourus en silence.

– C'est terrible, tu sais, d'apprendre les circonstances réelles de sa mort. Mourir pour défendre sa patrie, c'est triste, mais ça peut se comprendre. Mourir dans ces conditions révoltantes c'est plus douloureux. Je ne pourrais pas le leur pardonner aux Anglais. Jamais !

– C'est vrai qu'ils ne jouent pas franc jeu avec nous, les Anglais ! Dunkerque, Mers El-Kébir, les bombardements sur nos villes à présent. À croire qu'ils veulent nous affaiblir davantage tant ils ont peur de nous.

– Et qu'est-ce qu'on peut y faire, nous ? Pauline dit qu'elle voudrait aller se battre contre eux. C'est pas possible.

– Non, c'est pas possible.

Sur le chemin du retour, Luc s'était tout à coup arrêté. Il s'était planté devant moi.

– Il y a peut-être un moyen. Il faut que je demande à mon oncle. T'es une femme, toi ! … Je te fais signe dès que j'ai du nouveau.

Quelques jours après, il était venu m'attendre à la sortie de l'atelier. Pauline avait voulu nous suivre. Je l'en avais empêchée. Il faut qu'elle se mêle de tout.

– Tu sais que mon oncle appartient à la Milice. Je n'sais pas ce qu'il y fait au juste. Ce que je sais, c'est que ma mère ne veut pas que je le fréquente. Je lui ai quand même posé quelques questions.

– Et alors ?

– Il m'a dit qu'à la Milice il y a une formation qui s'appelle la Franc-Garde. Son rôle est d'arrêter les opposants au maréchal Pétain, de traquer les juifs et de pourchasser les terroristes.

– Oui ! Et alors !

– Attends ! Ils doivent donner la chasse aux parachutistes envoyés par Londres pour renforcer les maquis, qu'il m'a dit. Il y a des Français, il y a aussi des Anglais.

– Bon ! En quoi ça peut m'intéresser puisque je suis une femme. C'est toi qui l'as dit.

– Justement, la Franc-Garde accueille les femmes.

– Je ne sais pas tenir un fusil, moi. Tu me vois faire la guerre ?

– Tu sais, d'après ce que m'a dit mon oncle, ce n'est pas tout à fait faire la guerre ce qu'ils font. D'accord, ils portent un uniforme et ils sont armés de fusils… Bon ! C'est toi qui vois, après tout.

– Et qu'est-ce qu'il faut faire pour y entrer ?

– J'ai posé la question. Il faut être français, pas de la religion juive et être volontaire.

– Et c'est tout ? Y a pas besoin d'être majeur ?

– Il m'a pas dit.

De retour à la maison, j'avais tout raconté à ma mère. Elle s'était mise dans une colère folle quand je lui avais dit que ce serait peut-être là une bonne façon de venger la mort de Jean-Marie. J'avais évoqué cette question à plusieurs reprises. À chaque fois, elle avait clos la discussion d'un péremptoire : « Tant que tu seras mineure, tu m'obéiras. Il n'est pas question que tu entres dans la Milice. Ton père et moi, on aurait trop honte. »

Je n'avais pas insisté, peu convaincue en vérité du bien-fondé d'un tel choix. J'avais revu Luc qui m'avait demandé ce que j'envisageais de faire. J'étais restée évasive. Je n'avais rien dit à ma patronne. Par contre, j'avais tout raconté à Pauline. Son enthousiasme m'avait déboussolée. « Ah ! Si j'étais grande, c'est ça que je ferais pour venger mon frère ! » Et à chaque rencontre, c'est-à-dire chaque jour, c'était la même interrogation : « Tu t'es pas décidée ? »

Un jour d'avril, c'est l'oncle de Luc qui m'avait interpellée dans la rue.

– Luc m'a parlé de tes projets. Tu as besoin d'en savoir plus ?

– Ma mère ne veut pas. Je suis mineure, je dois l'écouter.

– Et quand donc seras-tu majeure ?

– J'aurai mes 21 ans à la mi-avril.

– Alors, tu pourras faire ce que tu veux. Si tu le souhaites toujours, je t'aiderai. Je pourrais te présenter au délégué départemental.

Et c'est ainsi que j'avais prêté serment à Chaumont, le dimanche 7 mai 1944.

Si je leur racontais ça, pourraient-ils me comprendre ? C'est sur cette interrogation sans réponse que je m'endors.

*

Je me réveille reposée. Quand, au bas des escaliers, j'entre dans la cuisine, je trouve un bol de lait fumant qui m'attend et une tartine déjà rougie de confiture. Tante Éliane s'assoit en face de moi. Comme s'il avait senti que c'était le bon moment, l'oncle Victor rentre du jardin. Il prend une chaise et il s'y installe.

– Il faut qu'on parle. Tu dois avoir beaucoup de choses à nous raconter, me demande-t-il sans brusquerie, du ton posé qu'il emploie quand il souhaite aborder des sujets importants.

– Oui. Je vous dois des explications. Avant, j'aimerais me faire une autre tartine. Le pot est vide. Je vais en chercher un autre. Je sais où tu ranges les confitures que tu fais avec les fruits du verger, ma tante. Ne bouge pas, j'y vais.

Je n'ai pas atteint la porte qui donne sur la remise que ma tante et mon oncle sont debout. Ils me barrent le chemin.

– Mange, ma fille. Ton oncle va y aller. Il sait mieux que toi quel pot il faut prendre.

– Il n'en est pas question. Je ne suis pas venue pour me faire dorloter. Je tiens à participer à la vie de la maison. Je sais que c'est à la cave dans le recoin du fond que tu les entreposes, là où il fait le plus frais.

C'est mon oncle à présent qui cherche à me dissuader de descendre à la cave.

– Je vais y aller, Julie. Ne bouge pas. Tu ne t'y retrouverais pas. Ce n'est plus disposé comme quand tu étais toute petite. J'ai fait du rangement en bas.

Cette précipitation et leur insistance à tous deux me surprennent un peu. Pourquoi ne veulent-ils pas que j'accède à la remise ? C'est pourtant là que se trouve la trappe dans le

plancher ! Je n'insiste pas. D'ailleurs, mes préoccupations sont ailleurs. Je vais me rasseoir et j'attends que mon oncle revienne avec un pot de verre plein de confiture. Sur une étiquette maintenue par un élastique, ma tante a écrit le mot « fraises » d'une calligraphie appliquée d'écolière. C'est la confiture que je préfère. Il s'en est souvenu. Je lui en sais gré.

Après qu'elle m'a regardée étaler une grosse couche sur ma tartine, puis la savourer, tante Éliane relance la conversation là où elle a été interrompue.

– Ma petite Julie, on savait déjà des choses, Victor et moi. On attendait que tu veuilles nous en dire plus. Nous parler de toi. De ce qui t'est arrivé. Comment tu as été blessée ? Si c'était grave ?

– Je ne sais pas quoi dire pour vous remercier de m'avoir accueillie alors que vous saviez presque tout, je bafouille, la bouche pleine.

Je leur raconte la venue du camarade de régiment de Jean-Marie, les circonstances injustes de la mort de mon fiancé, qu'ils découvrent, et mon entêtement à vouloir le venger. Ils m'écoutent sans m'interrompre. Pas même lorsque je marque de longues pauses, soit pour chercher mes mots, soit pour freiner mon emportement.

– Si je t'écoute, ton engagement dans la Milice a été fait sur un coup de tête, un coup de cœur si tu préfères. Ce n'est donc pas sérieux. Il faut y mettre fin.

Puis, après un court temps d'hésitation : « Dis-nous, c'est juste à cause de Jean-Marie que tu t'es enrôlée ? », demande ma tante d'une voix insistante.

Je devine sans peine sous cette interrogation directe leur besoin à tous les deux de savoir s'il n'y a pas d'autres motivations à mon embrigadement. Je sens que de ma réponse dépendra leur comportement futur envers moi. Puisque je n'ai

rien à cacher, je peux satisfaire leur curiosité, sans avoir à leur mentir. J'affirme avec force qu'il n'y a pas d'autres raisons. Que je voulais juste venger Jean-Marie. Ils ne disent rien et se regardent. Je crois les avoir rassurés.

Sur sa demande, j'accompagne oncle Victor au jardin. Il a décidé de profiter de ma présence pour procéder à un nettoyage complet de la remise, du poulailler puis du clapier. Le rangement de la resserre attenante à la cuisine prend toute la matinée. Je crois n'avoir jamais vu autant de poussière ni d'objets devenus inutiles accumulés dans un espace si restreint. Les vieilles cantines militaires et les cartons s'entassent en amoncellements instables qu'il nous faut rééquilibrer. Les deux bicyclettes qui leur servent à se rendre aux boutiques situées près de l'écluse du canal sont époussetées. Leurs chaînes sont graissées et les patins de freins usés sont changés. Les outils sont triés et regroupés. Bref ! Quand arrive midi, j'ai les cheveux en bataille, les reins endoloris et la peau des mains noire et égratignée.

Je profite de ce que mon oncle s'absente, afin d'aller déposer quelques outils dans la cabane en bois au fond du verger, pour m'asseoir sur une chaise branlante. J'ai besoin de souffler un instant. Après s'être fixé sur la porte qui donne dans la minuscule chambre où a dormi Marcel durant les deux nuits qu'il a passées aux Quatre-Moulins avant de quitter Chaumont, mon regard s'attarde sur la trappe qui permet l'accès à la cave. Me revient à l'esprit l'attitude incompréhensible de ma tante et de mon oncle quand je me suis proposé d'aller chercher un pot de confiture pour le petit déjeuner. J'avais à présent le sentiment qu'ils avaient agi de cette façon parce qu'ils avaient voulu me cacher quelque chose ? Il fallait que j'en aie le cœur net. Par pure curiosité.

Je me lève. Je soulève l'anneau de la trappe qui s'élève sans grincer. Après m'être assurée que la porte donnant sur la

cuisine est fermée, je m'engage à pas de loup sur l'escalier de bois. Je cherche l'interrupteur que je ne trouve pas. Pour ne pas me retrouver dans l'obscurité, je laisse derrière moi le panneau levé. La cave est rangée et rien n'attire plus particulièrement mon attention. Je me suis donc fait des idées. Les bouteilles de vin de mon oncle sont à leur place habituelle, comme le sont les conserves de légumes mises en bocaux par ma tante. Sur des clayettes, quelques pommes de la dernière récolte, déjà fripées, attendent le moment choisi pour garnir une tarte savoureuse. Des noix finissent de sécher.

Je me dirige vers le fond, là où se trouve le petit réduit qui sert à ma tante de réserve pour ses confitures et à mon oncle de cave pour ses vins les meilleurs et ses flacons d'eau-de-vie de mirabelle. Je me bute contre une armoire en bois qui en obstrue en partie l'accès qui, dans mon souvenir, a toujours été libre. Le bruit provoqué par le choc résonne sous la voûte. Une descente précipitée fait gémir les marches de l'escalier. Je me retourne et me voici aveuglée par le faisceau violent d'une lampe torche. Pour y échapper, je lui tourne le dos et je fais un pas de côté. Mon regard suit le rayon lumineux qui a pénétré dans le réduit. Il me dévoile un lit de fer et un poste de radio sur une caisse.

– Fallait bien que tu viennes jusqu'ici ! tonne derrière moi la voix furieuse de tante Éliane.

Je sens le frôlement de son corps en sueur contre le mien. Va-t-elle me frapper ? Ou me retenir pour m'empêcher d'avancer ?

Je n'attends pas. Je me faufile à l'intérieur, suivie par la lampe de ma tante. Oncle Victor surgit à son tour. Son souffle perdu l'empêche de parler. Il baisse le bouton électrique. La pièce s'éclaire. Un matelas sur un lit que je n'avais jamais vu là n'est pas garni de draps. Pourtant, un polochon s'y trouve.

Le fil d'antenne du poste radio disparaît dans une fente du mur.

– Tu ne m'avais pas dit, mon oncle, que tu venais faire ta sieste ici. Au calme et en écoutant de la musique ! dis-je en éclairant mon visage d'un sourire qu'ils ne peuvent pas voir ni l'un ni l'autre.

Je déplore que l'écho de ma voix, qui se répercute sous la voûte, ne permette pas de déceler le ton ironique que j'ai voulu lui donner.

Victor ne me répond pas. Par contre, ma tante s'étrangle de fureur. Elle reproche à son mari de ne pas avoir repositionné l'armoire pour cacher l'ouverture. Poursuivant mon inspection, je découvre, à moitié dissimulé derrière une malle plaquée contre le mur, un paquet long et sanglé avec soin.

– Au point où on en est ! Je peux te le dire. C'est le fusil de chasse de ton oncle qui est ficelé là-dedans, dit ma tante. Il l'a pas donné aux gendarmes. Il l'a gardé.

Ils se tiennent tous les deux derrière moi. Je les sens tendus. Ils doivent se demander comment je vais réagir. Il me faut les rassurer.

– C'est donc ça que vous vouliez me cacher ? je demande en me tournant vers eux pour qu'ils voient mes lèvres fendues dans un sourire moqueur. Leurs visages abandonnent la crispation qui avait durci leurs traits.

– Viens ! Remontons dans la cuisine. On va t'expliquer, dit ma tante pressée de mettre fin à cette situation embarrassante.